

Si nous admettons avec la grande tradition orientale qu'à l'origine de toutes les icônes dites thaumaturges (miraculeuses), il y eut cette brusque irruption du ciel sur terre que l'on dénomme apparitions, dont la figuration requiert, en plus de la maîtrise technique, une grâce d'accueil pour l'invisible et une humble fidélité au paradigme, ne devons-nous pas ranger dans leur nombre la Médaille Miraculeuse, confiée par Notre-Dame à sainte Catherine Labouré comme insigne véhicule de Miséricorde et de Grâce.

Une fois de plus dans l'histoire, à la chapelle de la rue du Bac, la Vierge Theotokos a posé devant l'humble voyante. C'est ainsi et pas autrement qu'elle veut figurer sur les médailles innombrables qui, désormais, noyauteront le globe. Les milliers, les millions de médailles miraculeuses diffusées plus ou moins clandestinement dans les églises du silence et même en Russie, témoignent de la fidélité à un héritage commun. Ces pistes mériteraient d'être explorées en profondeur. Qu'il me soit permis d'évoquer, pour finir, un souvenir personnel.

Lorsqu'en novembre 1943 je me suis trouvée à Barcelone à l'hôtel Marina qui groupait, sous la protection des ambassades alliées, des transfuges de l'occupation allemande et des évadés des camps de concentration ou de prisonniers, un soir, au restaurant, je vis foncer vers ma table un grand gaillard hirsute et blond qui me tutoya d'emblée en russe et sans façon, tout joyeux d'avoir deviné qu'enfin il y avait quelqu'un qui parlait comme un chrétien (en russe, les paysans s'appellent chrétiens, tout court).

C'était un garçon frustré et à peine lettré, fils d'un bûcheron d'au-delà de l'Oural, enrôlé à 18 ans, prisonnier de guerre en Allemagne, évadé... Je n'en revenais pas qu'avec son physique et son ignorance des langues il ait pu traverser tant de barrages et parvenir jusqu'en Espagne où l'avait pris en charge le Consulat d'Angleterre. Voyant mon étonnement, l'ouryj Nikolaïevitch ouvrit d'un geste brusque sa chemise et me montra, sur sa poitrine, une petite icône en forme d'écusson.

«Tu vois ? C'est Elle qui m'a gardé... C'est à Elle que je dois la vie...

Le jour de mon départ pour la guerre, Maman me l'a mise au cou. — 'Souviens-toi, Yourotchka, m'a-t-elle dit, que tu as une Mère au ciel. Elle peut tout. Moi, je ne puis rien... Matin et soir, Je lui rappellerai...'

Sous le feu du ciel, Elle m'a abrité sous son voile.

Lorsque je me suis évadé, Elle a guidé mes pas.

Lorsqu'ils me traquaient avec leurs chiens, c'est Elle qui brouillait les pistes...

Tant de fois en danger de mort, je La contemplais, je L'invoquais, ma chère Espérance... »

Les paroles de Youryj Nikolaïevitch prenaient peu à peu le rythme d'une cantilène. Ainsi, jadis, naissaient les « Acatistes »... J'écoutai sans mot dire, en songeant aux mamans innombrables à la même époque, avaient fait le même geste, en mettant au cou de leur fils la médaille miraculeuse de la rue du Bac.

N'était-ce pas le même appel, vers la Mère Commune, Ouvrière et Promesse de l'Unité tant désirée ?

Maria WINOWSKA